

même d'infime, qu'ils l'ont oubliée tout à fait, et que, par terreur de la synthèse, ils se sont noyés dans l'analyse et dans les détails. La réaction inévitable est probablement commencée », achève posément M. Bataille.

— Mais, fis-je, et le théâtre ?

— Si je n'en ai pas parlé plus tôt, c'est que c'est précisément au théâtre que se manifeste déjà, depuis quelque temps, la réaction. Nous avons vu qu'elle apparaît dans les lettres. Mais, au théâtre, il y a plusieurs années qu'elle triomphe. Je sais, on dira que je suis orfèvre. Cela empêche-t-il la vérité d'être la vérité ? Qu'on compare l'époque des Dumas, des Pailleron, des Scribe, des Augier à celle d'aujourd'hui. Pourra-t-on nier qu'il y a quelque chose de changé ? Nous travaillons dans un art neuf, j'insiste, à ses débuts, nous travaillons hors la convention, en plein humain. Certes, nous avons profité de ce qu'ont apporté nos devanciers, et le plus souvent sans le savoir. Delacroix, quand il peignait, se souvenait-il de Géricault ? Mais nous travaillons en plein humain. Avec le consentement et l'approbation du public (car si celui-ci remplit les salles où l'on donne des inepties et des platitudes, il remplit aussi celle où l'on joue *Le Passé*, et c'est assez significatif), nous avons substitué à l'intrigue l'étude d'un caractère et d'une passion. Et si, avec l'intrigue aux combinaisons limitées, on pouvait croire clos, en effet, le cycle des situations dramatiques, avec l'étude des caractères et des passions pour seul but, sans autres règles que le vrai, nous avons élargi le champ d'action des dramaturges de demain. Nous aurons été des indicateurs et des ouvriers de portes, s'anime, sans gestes, M. Bataille... Seulement, reprend-il plus calme, le théâtre est un art dont il faut apprendre lentement les lois. Je m'excuse de parler de moi, mais je ne suis parvenu que tard à m'en sentir l'esclave émancipé. Il faut tout faire par soi-même au théâtre. Mais aussi, étant donné la faveur dont nous jouissons auprès du public, quels résultats immenses ne nous est-il pas permis d'espérer ! Et, pour vous dire tout en un mot, y a-t-il deux arts qui puissent à la fois procurer cette sensation ternaire et complète : l'émotion de pensée, l'émotion de faits et l'émotion de sentiments ? Il n'y en a qu'un, c'est le théâtre, conclut nettement M. Henry Bataille, tandis que Tanit, qui a le sens du rythme, s'immobilise sur son épaule.

Le crépuscule est venu. M. Bataille et M^{me} de Bray font quelques pas avec moi pour me mettre dans le bon chemin. Mais le frileux petit fauve ne nous a pas suivis.

— Il a horreur de la nature, constate, d'ailleurs, M^{me} de Bray, et ne quitte pas l'appartement.

— Qui sait, songe tout haut M. Bataille, c'est peut-être lui qui nous tuera... Un matin, en dépliant le journal, vous lirez : « M. Bataille et M^{me} de Bray évanoués par un jaguar... » Et vous pourrez publier vos souvenirs sur le criminel... ajoute-t-il en riant.

J'ai ouvert mon Larousse, en rentrant. J'ai lu : « L'ocelot (*felis pardalis*), félin de taille moyenne... se laisse apprivoiser. » Innocente et belle Tanit, tu perds un peu de ton prestige, mais nous y gagnons au moins quelque sécurité...

M. Pierre Mac-Orlan



M. Pierre Mac-Orlan.

L'AGRÈMENT DU « VOYAGE » que j'ai entrepris, c'est qu'il laisse une grande part à l'imprévu. J'ai beau savoir où je vais, le paysage n'est jamais aussi riche ou aussi simple que je l'avais imaginé. Plus riche ou moins simple, je ne sais, mais il est différent. Dans cette capitale, par exemple, où j'attendais une impression de grandeur, j'ai reçu seulement celle d'une monotone promenade dans un musée. Dans cette petite ville où l'on travaille fiévreusement et où les nouveaux quartiers semblent surgir à commandement, je constatai, avec regret, qu'on avait préféré, pour y bâtir, la vallée encaissée à la colline. Mais cette charmante cité, déjà célèbre, ne m'a point déçu, elle vaut mille fois mieux que sa réputation. Et dans ce grand havre où le trafic est énorme, et dont chacun m'avait dit que Mercure y régnait en maître, je n'ai trouvé qu'Orphée devant la mer, avec, il est vrai, un caducée en main, mais un caducée qui avait la noblesse d'une lyre.

Au pays de M. Pierre Mac-Orlan, j'ai une autre surprise, et je voudrais vous la faire partager. Le plan définitif de sa ville, M. Mac-Orlan ne l'a pas encore achevé. Mais comme on respire, chez lui ! Il n'a pas commis l'erreur de construire dans un bas-fond. M. Mac-Orlan est un homme qui a soif d'horizons ; ceux qu'on découvre de ses cotéaux sont parmi les plus curieux que j'ai contemplés.

Au physique, entièrement rasé, très allant, les gestes et le langage d'un être que la vie a trempé en le rudoyant, l'auteur d'*A Bord de l'Etoile Matutine* et de *La Cavalière Elsa*, avec ses lunettes d'écaillé et son visage coloré, fait songer à un jeune explorateur.

Et voici ce qu'il m'a dit :

— L'époque que nous traversons est une période d'enfance. Je ne sais pas ce qu'elle prépare, et je ne vois pas où nous allons. Mais il est impossible, étant donné la puissance de ce travail de lente gestation dont nous sommes les ouvriers inconscients, qu'elle n'annonce pas des temps plus grands et sans doute plus riches que ceux de la Renaissance. Je cite la Renaissance pour accuser l'importance du mouvement, et nullement pour en indiquer l'esprit, car l'ombre est encore épaisse, et l'on n'y distingue rien, sinon que quelque chose de « nouveau », tout à l'heure, en surgira.

Ayant ainsi alléché ma curiosité, M. Mac-Orlan la satisfait par cet exposé sincère, et peut-être prophétique (*Les Annales* de 1970 nous l'apprendront) :

— Je crois que, d'ici quelque temps, le littérateur, l'écrivain, l'homme de lettres, ne seront plus que des personnages de sixième ou de septième plan. Je crois que la littérature, telle que nous la comprenons et la goûtons encore aujourd'hui, cédera la place à autre chose. Que deviendra-t-elle, la littérature ? Nous en parlerons tout à l'heure. Laissez-moi d'abord vous dire pourquoi je pense qu'autre chose lui succédera :

« L'humanité a toujours eu besoin, pour parler un langage vulgaire, d'une ration de

sensibilité et d'une ration d'imagination. Tout à tour, jusqu'au siècle dernier, les romanciers, et plus particulièrement les poètes, lui avaient apporté cette nécessaire double ration. Or, aujourd'hui, ce n'est plus vers eux qu'elle se tourne, mais vers les hommes de science. Les ouvrages scientifiques commencent à jouir d'une faveur que des romans ne connaissent plus. L'exemple du livre d'Einstein n'est pas probant, parce qu'il doit en grande partie son succès au snobisme. Je l'ai lu, sans y rien comprendre, et je pense que dix-neuf mille neuf cents sur ses vingt mille acheteurs n'ont pas été plus heureux que moi. Cependant, vingt mille personnes l'ont acheté, la moitié peut-être l'ont ouvert et le quart, sans doute, feuilleté. Cette curiosité scientifique, n'est-ce pas significatif ? Une indication plus nette, c'est le tirage de ces ouvrages à couverture rouge, publiés par Flammarion. Dixième mille, onzième mille, douzième mille, lisez-vous sur les couvertures. Ici, il ne peut plus être question de bluff. On ne « lance » pas ces livres. Les gens qui les achètent ne les achètent pas pour montrer qu'ils les ont, mais pour les lire ; et, cependant, la grande majorité des lecteurs n'a pas d'initiation mathématique qui lui permette de tirer un profit matériel de sa lecture. Aussi n'y cherche-t-elle pas un profit matériel ou technique, mais un profit spirituel ; elle y cherche ses rations de sensibilité et d'imagination, comme elle les cherchait hier chez les poètes qui ne la nourrissent plus assez substantiellement à son gré.

« Parallèlement, dans le domaine artistique, nous assistons à une évolution symptomatique. Le cubisme n'est pas une plaisanterie. Les cubistes ne savent probablement pas où ils vont, ni à quelle influence ils obéissent, mais il est aujourd'hui indéniable que leurs œuvres tentent de chanter (je ne dis pas qu'elles y réussissent, mais qu'elles le tentent) ce que j'appellerai la « poésie géométrique, la poésie des mathématiques pures ». Ici, j'éprouve le besoin de vous dire que je parle contre mon goût. Je suis un traditionaliste passionné, un admirateur farouche des grands maîtres de notre langue, et je reste tout à fait insensible aux beautés cachées du cubisme. Mais il faut être loyal. Il ne sert à rien de fermer les yeux. Il se passe quelque chose ! Les lecteurs qui achètent les œuvres de Le Dantec, d'Oswald, de Blaringhem, de Dastre, sont mus, vraisemblablement, par la même obscure volonté qui pousse, sur la toile, certains artistes à chercher le sens poétique des mathématiques pures. C'est ainsi que je suis conduit à penser, je vous le répète, au rebours de mes goûts et tout à fait à contre-cœur, que ce sens poétique des mathématiques pures existe, que quelques-uns, déjà, peut-être, l'ont pénétré, et qu'il est fort possible que nous serons, nous les réactionnaires, les premiers stupéfaits des résultats obtenus, quand cet art, sorti de l'œuf, aura trouvé ses règles et ses assises.

« Considérez, sur la jeune génération, l'influence très profonde des quelques écrivains contemporains, subissant probablement le charme étrange qui se dégage des lignes, des cercles et des plans. C'est extrêmement significatif. Regardez, par exemple, le *Paludes* d'André Gide. Impossible d'imaginer une littérature plus antipathique. Cela offre quelque chose de fuyant et de coupant à la fois. On a l'impression, en le lisant, de mordre dans une pomme de bois. On essaie d'un autre côté : c'est la même chose. Et, pourtant, la jeunesse littéraire ne se rebute pas. André Gide est un de ceux qui influencent le plus nettement.

qui explique qu'avant de parvenir jusqu'au grand public, M. Lenormand ait si longuement attendu. Le récent succès du *Simoun* a montré, pourtant, que la fortune pouvait sourire aux audacieux, même lorsque ces audacieux étaient des directeurs de théâtre...

M. Lenormand, pour me répondre, s'assied à contre-jour, et me désigne aimablement un siège en pleine lumière. J'exagère, peut-être, mais il me semble que ce geste instinctif est un geste révélateur. Le spectacle fût-il insignifiant (et c'est le cas !), peu importe à M. Lenormand d'être vu : il veut voir.

— Je crois, commence-t-il, qu'il y a, aujourd'hui, deux théâtres bien finis : le théâtre d'analyse et le théâtre d'idées. Aller actuellement plus loin que Porto-Riche dans l'analyse, cela me paraît impossible. Aller actuellement plus loin que François de Curel dans le théâtre philosophique me semble également impossible. Dans les terres ensemençées par ces deux maîtres, il ne reste pas un sillon oublié. La récolte est faite, magistralement faite.

— Alors ?

— Alors, reprit M. Lenormand avec une conviction profonde, il faut faire autre chose. Le subconscient est un domaine à peu près encore inexploré, que la science est en train d'éclairer. Les dramaturges, à mon avis, pour renouveler la matière dramatique, se doivent de le parcourir.

« Comme je me tais, impressionné, l'audace du Temps est un Songe me demande :

— Connaissez-vous les travaux du professeur viennois Sigmund Freud ?

Je confesse mon ignorance, et M. Lenormand ajoute :

— En France, on ne connaît pas Freud. Il est traduit et discuté depuis quinze ans en Angleterre et en Amérique ; mais, en France, on ne le connaît pas. Freud est le fondateur d'une doctrine baptisée par lui psychoanalyse. Trente années d'études cliniques (car Freud est un vieillard, aujourd'hui) lui ont permis de vérifier par l'expérience la valeur de sa doctrine. Je dois loyalement vous prévenir que la première fois qu'on m'a exposé la pensée freudienne, j'ai douté de la raison de mon interlocuteur. L'originalité ou la nouveauté d'une thèse surprennent le profane. Mais cinq années d'études m'ont convaincu : c'est à un immense progrès dans la science de l'homme que nous allons, en utilisant, en diffusant, en illustrant les théories du grand chercheur viennois.

M. Lenormand a prononcé cette dernière phrase fortement, en se rapprochant de moi, avec toute la foi d'un disciple pressé de faire des prosélytes.

— En deux mots, voici la doctrine freudienne : Freud considère l'instinct passionnel comme la source de l'activité psychique, et il démontre que nos actes, ceux qui apparaissent logiques comme ceux qui semblent inexplicables, sont commandés, dès la première enfance, par les manifestations indélicates et inconscientes de l'instinct passionnel. A la fatalité extérieure, au *fatum* antique, il substitue la fatalité intérieure. C'est ainsi que Freud interprète l'Œdipe de Sophocle, en constatant qu'Œdipe, épousant sa mère après avoir tué son père, a réalisé seulement le vœu secret de l'enfant à la période de l'amoralité infantile... Oui, constate en souriant M. Lenormand, je conçois votre étonnement et tout ce que peut présenter d'étrange une semblable déclaration faite à brûle-pourpoint, et sans explications plus complètes ; mais je ne crains pas qu'on rie. Payot a dernièrement publié une

excellente traduction des ouvrages de Freud. Dans dix ans, la psychologie actuelle, transformée par ce maître, sera lettre morte. C'est une découverte considérable qui nous permettra peut-être de mieux pénétrer les desseins secrets des hommes. Il y a là, pour les dramaturges comme pour les romanciers, un domaine entièrement neuf à défricher. Sans doute, des abus se produiront. On écrira des pièces pour la psychoanalyse, et contre elle. On dépassera la pensée freudienne, ou on la trahira : il n'en est pas moins vrai que, lorsque l'équilibre sera rétabli, il y aura quelque chose de modifié dans les esprits. Oui, conclut fermement M. Lenormand, j'ai la certitude que la pensée freudienne nous enrichira d'un moyen de mieux lire dans l'âme humaine, et que c'est une véritable révolution qu'elle prépare.

« Est-ce un bien ? Est-ce un mal ? La question n'est pas là. Il faut suivre. Dès qu'une nouvelle voie est ouverte, il n'y a pas à hésiter, il faut s'y engager. Freud, une fois connu en France, influencera profondément les écrivains, c'est inévitable. A l'heure actuelle, on l'ignore. Je ne vois qu'André Gide pour marquer, discrètement, dans ses œuvres, qu'il fait son profit des travaux freudiens. »

— Ainsi, le théâtre contemporain ne doit pas vous plaître ?

— Pourquoi ? s'étonne M. Lenormand. Mais je ne suis pas un sectaire. Je dis : « Voilà où nous devons aller nous renouveler, où il me semble impossible que nous n'allions pas. » Mais, ceci posé, je ne suis pas un sectaire ! D'abord, dans le théâtre contemporain, il y a Crommelynck, que j'aime beaucoup, et Saint-Georges de Bouhélier. Naturellement, Porto-Riche et François de Curel. Et Claudel, qui est pourtant très loin de moi... J'aime *La Lépreuse* et *Poliche*. Et, fait en souriant M. Lenormand, mais sans vouloir nommer personne, j'aime aussi le théâtre confessionnel, dès l'instant qu'il ne va pas jusqu'à l'exhibitionnisme...

— Et du théâtre étranger, en faveur duquel vous avez violemment combattu ?...

— Ah ! s'emballe M. Lenormand, ici, entendons-nous bien. Il y a théâtre étranger et théâtre étranger. Il y a Bernard Shaw, il y a Synge, il y a Yeats, il y a Middleton ; il y a, dans le théâtre nordique, Knut Hamsun et Strindberg ; il y a Wyspianski en Pologne ; mais, ajoute M. Lenormand après un temps, il y a aussi les opérettes viennoises et les vaudevilles américains. Il y a cet imbécile *Peg on my heart*, qui est le cinquième ou le sixième bouillon de pièces à succès, cent fois faites, et infiniment mieux faites, reconnaissons-le, par des écrivains français ! Que le public ne s'y méprenne pas ! Nous n'avons pas bataillé pour que triomphent en France ces adaptations de mauvais démarquages. Nommez les vrais, je vous en prie, pour qui nous combattons. Qu'il n'y ait pas de confusion ! Qu'on connaisse, au moins de nom, « les étrangers » que nous souhaitons voir compris et applaudis à Paris !

(A suivre.)

ANDRÉ LANG.

P.-S. — M. Pierre Mac-Orlan, qui avait marqué, dans son interview, le caractère antipathique d'un livre tel que le *Paludes* de M. André Gide, craignant que le public des *Annales* n'en conclût que l'œuvre de ce grand prosateur lui déplaisait, m'adresse une lettre dont voici le passage essentiel :

« ... Ainsi, pour André Gide, que j'estime particulièrement et que je considère comme un très grand écrivain, où j'ai puisé des forces

quand il le fallait, le mot antipathique demande une explication. La littérature irritante n'est pas pour me déplaire et croyez que mes modestes bouquins irritent bien des gens, ce qui ne m'empêche pas de les aimer.

« La littérature de M. André Gide, volontairement dépouillée du pittoresque, de l'anecdote et de la sensualité directe, est ainsi particulièrement difficile à pénétrer, si l'on considère en plus « l'humeur » de l'écrivain sa personnalité.

« Mais cette manière d'être est celle d'un très grand écrivain. »

Je suis convaincu que personne n'avait pu s'y méprendre ou en douter.

A. L.

BRILLAT-SAVARIN

*Il fut le divin gastronome
Qu'un peuple de sages renomme.*

*Il savait qu'un clément dîner
Doit pieusement s'ordonner.*

*Les charmes de la maïs-telle,
L'attrait d'une gélinot !*

*Le fin parfum du mousseron,
Les célices du macaron.*

*Le choix prudent d'un noble vin,
Pur comme un soleil du matin.*

*Ont ému ta langue subtil le,
O Seigneur de bouche et de style !*

*Las ! tourne un mauvais vent d'autan :
Où sont les poutardes d'autan ?*

*Où, les faisans, lièvres et carpes
Qu'on honorait au son des harpes ?*

*Où, le croisement clair des mats
Tintant sous l'œil d'o des flambeaux ?*

*Où, le rire chantant des femmes
Quand les ropas avaient une âme !*

CHARLES SILVESTRE

LA JAPONAISE

*C'est une mignonne poupée
Toujours gentiment équipée.*

*Elle a les yeux un peu fendus, d'éclairs striés,
Les doigts longs, en arum, et les ongles nacrés.*

*Ses petits pieds dans des sandales
En bois, font tac, tac, sur les dalles.*

*Sur son ombrelle plate en papyrus gommé
Cigognes et lotus géants sont imprimés.*

*Sur le kimono roux, des fleurs de chrysanthème.
Une large ceinture unie en moire crème.*

*Puis, un rire trivole, en cascade, perlé,
Voilé par la guitare aux scherzos endiablés.*

*Et cette mignonne poupée,
Après sa courte mélodie,*

*Brûle un joystick, s'évente avec habileté,
Ouvre la boîte en laque et se verse le thé.*

LOUISE THOREUX.

18 Mac Orlan.

1921

1 A. Lang Conférence de Mac Orlan Les Annales

voir: in Correspondance Générale

1 Lettre Mac Orlan à Gide 7 Nov. 1921